

HENRI  
**LOEVENBRUCK**

LES  
**CATHÉDRALES  
DU VIDE**



Flammarion **THRILLER**



# Les Cathédrales du vide



Henri Lœvenbruck

# Les Cathédrales du vide

Flammarion

## Du même auteur

Aux éditions Flammarion et J'ai Lu :

*Le Rasoir d'Ockham*, 2008.

*Le Syndrome Copernic*, 2007.

*Le Testament des siècles*, 2003.

Chez d'autres éditeurs :

*Gallica*, 2008, édition intégrale (Brageionne).

*La Moïra*, 2007, édition intégrale (Brageionne).

<http://www.henriloevenbruck.com>

Tout le secret de la vie se réduit à ceci : elle n'a aucun sens, chacun de nous, pourtant, lui en trouve.

Cioran





PREMIÈRE PARTIE

NIGREDO



## 01.

*La nature a horreur du vide. Moi aussi.*

*Le vertige est l'expression de notre rapport complexe au vide. On éprouve devant lui la haine de l'ennemi, la peur de l'inconnu et l'attraction du danger. Avoir le vertige, c'est aussi goûter l'excitation que procure l'appel du gouffre : celui qui l'affronte, les jambes tremblantes, peut éprouver soudain l'irrésistible envie de l'embrasser. Pourquoi ? Pour y reconnaître, peut-être, le lieu secret de notre origine et de notre destination.*

*On fait des choses folles, par fascination du vide.*

## 02.

En refermant derrière lui la lourde porte en fer, Charles Lynch savait pertinemment qu'il n'avait que deux issues possibles : la liberté ou la mort.

Sortir du complexe souterrain ou y disparaître à jamais.

Le sang battait dans ses tempes et sa poitrine avec la cadence inquiétante d'un tambour funèbre et le couloir qui s'ouvrait devant lui avait tout d'un corridor de la mort. Il tenta de ne pas se laisser impressionner ; il était trop tard pour renoncer.

L'homme inspira profondément, serra les poings et se dirigea de l'autre côté, en marchant d'abord, soucieux de ne pas faire

de bruit, puis de plus en plus vite. L'urgence, désormais, l'emportait sur la prudence.

L'écho de ses pas s'éleva au milieu des murs de béton gris. Quelques mètres seulement le séparaient de la porte qui – il en était presque certain – le mènerait enfin là-haut, dehors, à la surface. Où, exactement ? Dans quelle ville ? Quelle région ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il n'était même pas sûr de savoir quel pays. Mais à la lumière du jour, sans aucun doute. Cette lumière qu'il n'avait pas vue depuis déjà deux mois.

L'esprit partagé entre l'espoir d'une délivrance prochaine et la peur d'être pris avant d'avoir pu sortir, les yeux rivés sur le boîtier électronique qui verrouillait la serrure, il continua sa course. Il ne restait plus qu'une vingtaine de mètres. Quelques foulées. Mais cela faisait si longtemps qu'il n'avait pas eu à courir ainsi ! Du haut de ses soixante-cinq ans, Charles Lynch n'avait jamais été un grand sportif et le souffle commençait à lui manquer. Il ne ralentit pas pour autant : tout se jouait maintenant, dans ce dernier effort.

Soudain, une sirène aiguë retentit et deux lampes se mirent à clignoter aux extrémités du couloir, illuminant le sol de leur lumière rouge à intervalles réguliers. Lynch accéléra.

Sa fuite avait été découverte, bien sûr. D'ailleurs, il n'avait pas douté un seul instant que les gardes finiraient par repérer son sabotage des caméras de surveillance. Simplement, tout était une question de temps. De secondes, peut-être.

Arrivé au bout du tunnel, il se précipita vers le cadran qui jouxtait la serrure. Il souleva le petit couvercle en plastique transparent et se frotta les paumes pour essuyer la transpiration. Puis, d'un geste mal assuré, il commença à entrer la combinaison. Son cœur battait à tout rompre. Son bras tout entier tremblait. Et si sa reprogrammation du code avait échoué ? Si les gardes avaient eu le temps de réinitialiser le système de sécurité ? Alors, tous ces efforts, ce stratagème méticuleusement préparé, auraient été vains...

Non. Il devait réussir. Rejoindre le monde du dehors, avoir au moins le temps de prévenir quelqu'un, d'appeler au secours.

C'était tout ce qu'il demandait. Pour lui, pour sa fille, et pour les autres encore enfermés à l'intérieur.

Le cri lancinant de l'alarme agressait ses oreilles. Il serra les dents et enfonça une sixième fois la touche pour compléter le code qu'il avait lui-même modifié. 110184. La date de naissance de sa fille.

Il y eut une seconde de silence qui lui parut durer une éternité. Un grésillement électrique s'échappa de la serrure, puis, enfin, le cliquetis libérateur : les pènes cylindriques se dégagèrent lentement de la gâche.

Charles Lynch tira sur l'imposante poignée et la porte s'ouvrit dans un grincement discordant, révélant les larges marches d'un escalier en vieilles pierres, plongé dans la pénombre.

L'homme fronça les sourcils. L'odeur humide, les toiles d'araignée, la poussière au sol... Tout jurait avec l'environnement dans lequel il vivait depuis deux mois ; il ne s'était pas attendu à un tel décor. En vérité, il avait espéré trouver tout de suite la lumière du jour, mais sans doute allait-il falloir chercher plus loin encore. Ne pas perdre courage : tout en haut de ces dernières marches, sa délivrance l'attendait sûrement. Il se glissa de l'autre côté de la porte.

Les jambes vacillantes, les poumons opprésés par l'angoisse, il commença à monter prudemment. Les murs de béton du sous-sol, droits et rugueux, avaient cédé la place aux parois inégales d'un bâtiment très ancien. La paume droite plaquée contre les pierres grossièrement taillées, il essaya d'accélérer la cadence de ses pas sans perdre l'équilibre. Mais, alors qu'il gravissait les premières marches, il entendit soudain l'écho de cris furieux dans le couloir derrière lui.

Les gardes étaient déjà là, sur ses traces.

Aussitôt, les battements de son cœur redoublèrent d'intensité. Sa mâchoire se crispa. Il avait encore une chance.

Grimpant les marches deux par deux, oubliant tout le reste, il se propulsa vers le haut de l'escalier. Se dessinant dans l'obscurité, il devina bientôt une petite porte en bois abîmée. Il franchit les derniers mètres et l'ouvrit sans hésiter.

Le spectacle qu'il découvrit alors le subjuga totalement. Il resta bouche bée, incrédule, comme envoûté par ce décor inattendu.

Autour de lui se dressait l'intérieur majestueux d'une immense cathédrale en ruine.

Une authentique cathédrale gothique.

Le contraste avec la modernité du complexe souterrain lui parut invraisemblable. Et pourtant, il ne rêvait pas. La clarté colorée d'un soleil radieux inondait le transept à travers de grands vitraux brisés. Au milieu des décombres, envahis par les plantes, on devinait stalles, statues, bénitiers, retable... Des lianes, aussi droites que les larges piliers sculptés qu'elles semblaient imiter, quadrillaient l'espace en traversant les zones d'ombre et de lumière. Le sol était jonché de pierres, des blocs entiers tombés de la voûte et couverts de limon. Ici et là traînaient des chaises en bois renversées, des pupitres...

Charles Lynch fut tiré de sa stupeur immobile par le bruit des pas derrière lui. Les gardes allaient le rattraper, ce n'était pas le moment d'admirer l'architecture du lieu saint. Il se précipita vers la grande porte tout au bout de la nef. La lumière du jour se glissait par les ouvertures autour du grand panneau de bois.

Enjambant les débris, il descendit le bas-côté au pas de course. Quand il fut enfin devant la sortie, il aperçut derrière lui la silhouette des gardes qui venaient d'arriver dans la pénombre du transept.

Il se faufila alors entre les deux immenses battants du portail. Aussitôt, il dut faire volte-face et cligna des paupières pour s'habituer à la lueur éblouissante de ce soleil depuis trop longtemps disparu. Puis, lentement, il découvrit l'incroyable décor alentour.

Ce fut comme s'il recevait un second coup de poignard dans le cœur. Ce qu'il affrontait du regard était tout aussi inconcevable que l'intérieur de la cathédrale. Il fut pris de vertige. Ses épaules s'affaissèrent, comme chargées soudain du poids de l'humanité tout entière.

Dans un air saturé d'une chaleur moite, étouffante, se croisait une infinie diversité de plantes et d'arbres démesurés, tous plus verts les uns que les autres. Lianes, fougères, rouges acajous,

## *Les Cathédrales du vide*

cèdres, arbres fruitiers... Et au milieu de ces géants verticaux résonnaient les cris inquiétants d'une faune invisible.

Charles Lynch comprit aussitôt, accablé, qu'il était perdu au cœur même de la forêt amazonienne. À mille lieues, sans doute, de la moindre habitation, du moindre secours possible. Ce qu'il ne parvenait pas à s'expliquer, c'était ce qu'une cathédrale gothique pouvait bien faire ici, égarée en pleine jungle.

Mais ces questions, il devrait y répondre plus tard. Car à présent, une seule chose comptait.

Fuir. Fuir et survivre.

### 03.

En arrivant au milieu du chœur, dans un halo de lumière violacée, le premier des gardes ordonna aux autres de s'arrêter. Il porta la main à sa ceinture et se saisit d'un émetteur-récepteur de petite taille.

— Il s'est enfoncé dans la jungle, annonça-t-il en appuyant sur le bouton de communication. Qu'est-ce qu'on fait ? On l'abat ? À vous.

Une voix nasillarde ne tarda pas à répondre.

— Non. Revenez à l'intérieur. Il n'ira pas bien loin.

Le garde éteignit l'appareil et le remit à sa ceinture. Il posa un regard circulaire sur l'immense vaisseau de pierre, sur ces murs ancestraux où la nature, progressivement, avait repris ses droits.

Il poussa un soupir, puis fit signe à ses hommes de le suivre. Ils rangèrent leurs armes et, sans mot dire, retournèrent vers la petite porte en bois.

Alors qu'au-dehors s'élevait la plainte douloureuse d'un condor perché sur la plus haute flèche de l'édifice, les quatre silhouettes disparurent dans les entrailles de la cathédrale oubliée.

04.

Charles Lynch courait depuis plusieurs minutes déjà quand sa vue, soudain, se troubla. La forêt, tout autour de lui, parut se dédoubler un instant. Le souffle court, les muscles engourdis, il s'arrêta et, courbé en deux, s'appuya sur le tronc rugueux d'un arbre immense.

Lentement, il retrouva une respiration plus régulière. Il se redressa et regarda en arrière. L'improbable cathédrale avait disparu depuis longtemps derrière le rideau opaque de la jungle. Les gardes avaient perdu sa trace. En tout cas, il ne les avait pas vus ni entendus depuis qu'il avait quitté l'édifice. Mais était-ce une raison pour se réjouir ? Après tout, que pouvait-il espérer, maintenant ?

Il n'avait pas la moindre idée de l'endroit exact où il se trouvait. En forêt amazonienne, certes, mais où ? Près du Pacifique, sans doute. Pérou ? Équateur ? Colombie ? Quoi qu'il en fût, à en juger par la densité de la végétation, les chances de tomber sur une ville ou même un village à proximité étaient faibles. Et surtout, combien de temps pourrait-il continuer sans eau, sans nourriture ? Éreinté par sa fuite, il éprouvait déjà de nombreux signes de faiblesse.

Pourtant, il n'avait pas le droit d'abandonner. C'eût été trop stupide. À présent qu'il était parvenu à fuir, il devait trouver un moyen de prévenir quelqu'un. Les autorités en France. Ou au moins sa fille.

Il plongea une main dans la poche de sa veste et en extirpa son portefeuille en cuir. Les doigts tremblants, il saisit une photo froissée où on la voyait, si belle, posant devant le photographe avec un sourire de femme. Où était-elle à cet instant ? Le cherchait-elle ? S'était-elle inquiétée de sa disparition ?

La gorge nouée, il remit le cliché de sa fille en place, rangea le portefeuille et reprit sa route. Il avança, incertain, dans l'enchevêtrement des plantes. Mais après quelques pas à peine, sa tête se remit à tourner et il sentit le sol vaciller sous ses pieds. Il perdit l'équilibre et s'écroula.



## *Les Cathédrales du vide*

Péniblement, il se tourna sur le dos, les yeux écarquillés. Il crut d'abord que c'était la fatigue, que ses jambes, après une si longue course, ne pouvaient simplement plus le porter. Mais, rapidement, sa vue se troubla plus encore. La végétation devant lui se confondit avec les petits bouts de ciel qui apparaissaient au-delà des cimes tremblantes.

Il poussa un râle enragé. Que se passait-il ? Ce ne pouvait pas être la fatigue. C'était autre chose. Quelque chose de plus grave. Il ferma les yeux et les ouvrit à nouveau. Rien n'y faisait. Sa vision ne cessait de s'empirer. Bientôt, le flou devint hallucination. Le bruit des bêtes sauvages s'éleva dans un écho indistinct. Il vit les lianes s'allonger, bouger, devenir serpents. Des gouttes de sueur bouillantes perlèrent sur son front. Au prix d'un effort surhumain, il releva la tête. Il vit alors ses propres mains, serrées sur ses cuisses, qui semblaient se déformer, ses doigts qui s'effilaient comme les griffes d'un rapace.

Il tenta de se remettre debout, mais ses jambes refusèrent de bouger. Alors la panique le gagna.

Petit à petit, il sentit la paralysie gagner chaque partie de son corps, ses bras, ses épaules, son torse, et remonter progressivement vers son cœur. Sonores comme de grands coups de gong, les pulsations s'espacèrent de plus en plus. Sa vue se brouilla tellement que le monde au-dessus de lui ne fut soudain plus qu'une palette de couleurs nuageuses.

Puis son muscle cardiaque s'arrêta de battre. Totalemement.

Alors que Charles Lynch rendait son dernier souffle, il vit se dessiner, dans un halo de lumière, les contours du visage de sa fille. Ses grands yeux noirs. Son regard suppliant. Les lèvres de la jeune femme se mirent à trembler, et il lui sembla entendre sa voix. Des paroles confuses. Qu'il ne sut déchiffrer.

Et puis, enfin, il mourut.

### 05.

C'était encore un été de canicule, un signe de plus, comme une nouvelle grimace que la planète adressait à la négligence de

ses arrogants occupants. Paris, un peu floue, vacillait sous les nappes d'air chaud qui remontaient de l'asphalte.

Quiconque aurait connu Ari Mackenzie quelques mois plus tôt aurait constaté que l'homme qui venait de prendre place à une table derrière la vitre du *Sancerre* n'était plus que l'ombre de lui-même. Mais ici, au cœur du quartier des Abbesses, les gens ne l'avaient jamais vu sous un autre jour. Les employés de ce bar à la mode avaient pris l'habitude de voir arriver chaque jour, au milieu de l'après-midi, cet homme approchant la quarantaine, les yeux bleus cernés affichant un regard amer, les joues mal rasées, une épaisse chevelure poivre et sel coiffée en bataille. Accoutré de ses éternels jean foncé et chemise blanche ouverte, il lisait en silence le *Libération* du jour ou quelque roman contemporain de littérature américaine en enquillant *single malt* et cafés noirs jusqu'à repartir, titubant, vers la place Émile-Goudeau quand la nuit était enfin tombée sur la butte Montmartre.

— Tiens, Mackenzie ! Je croyais que vous repreniez le travail aujourd'hui ?

Bénédicte et Marion, les deux serveuses les plus régulières du *Sancerre*, étaient les rares de tout le quartier à être parvenues, après quelques semaines, à briser la glace avec ce client bourru et silencieux qui n'ouvrait d'ordinaire la bouche que pour commander un autre whisky.

Ari laissa tomber son journal sur la table et releva lentement la tête vers la jeune femme.

— Bonjour Béné.

— Alors ? Ils n'ont pas voulu vous reprendre ?

— Le docteur a prolongé mon arrêt maladie de deux semaines.

— Oh ?

— Ouais. Je lui ai dit que j'avais gardé mon arme de service et qu'hier soir j'avais taillé une pipe à un canon de 9 mm.

— Très élégant. Mais, j'ai envie de dire, si vous êtes encore là, ça prouve au moins une chose...

— Que je tiens à la vie ?

— Oui... Ou bien que vous n'êtes pas très doué pour les pipes.

*Les Cathédrales du vide*

Mackenzie esquissa un sourire. Bénédicte était l'une des seules personnes encore capables de lui faire travailler ses zygomatiques. Cette grande brune aux cheveux courts ébouriffés, svelte et sèche comme une coureuse de fond, aux traits fins et à l'allure soigneusement négligée, avait un humour pince-sans-rire et un cynisme désabusé qui ne pouvaient que plaire à ce vieil ours désenchanté. Il avait l'impression de la connaître depuis la nuit des temps, comme une sœur presque, et se délectait de sa désinvolture et de ses tics de langage, tel ce « j'ai envie de dire » qu'elle plaçait à tout bout de champ.

— Bon. Un whisky ?

— *What else*<sup>1</sup> ? répliqua Ari dont on avait pu dire, avant que son léger embonpoint ne le trahît quelque peu, qu'il avait de faux airs de George Clooney, en plus petit...

— Un Aberlour, je suppose ?

— Le patron ne s'est toujours pas décidé à commander du Caol Ila ?

— Je vous l'ai déjà dit, Ari : vous avez à peu près autant de chance d'avoir un Caol Ila ici que moi une augmentation...

— Bon, alors va pour votre Aberlour.

— Sans glace et avec un verre d'eau... C'est parti.

La serveuse fit volte-face et partit chercher la commande. Mackenzie la regarda s'éloigner dans sa robe moulante de laine grise et légère, laissa traîner son regard sur ses petites fesses musclées, puis se replongea en soupirant dans son article sur les dessous de la flambée du pétrole. Cela faisait des semaines que la presse ne parlait plus que de cela et chaque jour le prix du baril d'or noir battait de nouveaux records.

En plein juillet, à 15 heures, toutes les terrasses des cafés de la rue des Abbesses étaient noires de monde, quel que fût le jour de la semaine. Assez peu de touristes, finalement, mais plutôt des habitués, essentiellement des trentenaires qui, depuis quelques années, s'appropriaient le quartier, à deux pas du Paris d'*Amélie Poulain*. Des artistes, des chanteurs, des comédiens, des

---

1. « Quoi d'autre ? », référence à une publicité interprétée par l'acteur américain George Clooney.

réalisateurs, des peintres, des travailleurs indépendants officiant dans la pub, la communication, les RP, des jeunes couples branchés... le parfait panel des bourgeois bohèmes, comme on les appelait dans les magazines. Et puis il y avait les figures plus anciennes des Abbesses, qui faisaient partie du décor et que les plus jeunes avaient adoptées. Les petits commerçants d'hier qui faisaient de la résistance, une vieille entraîneuse remontée de Pigalle et qui portait encore des robes dont la vulgarité était effacée par le retour de la mode kitsch, un parolier dont tout le monde fredonnait les chansons mais dont personne ne connaissait le visage, quelque actrice de théâtre retraitée arborant un boa comme un trophée rapporté de ses belles années sur les planches, deux musiciens roumains dont le violon et l'accordéon donnaient des accents tziganes aux classiques de la chanson populaire réaliste, un grand acrobate africain qui portait sur sa tête un poisson rouge tournoyant dans un bocal, et deux ou trois SDF à qui l'on glissait de temps en temps une pièce ou une cigarette...

Ari, qui cherchait un peu de calme, s'installait toujours à la même table, à l'intérieur, loin des bruits de la rue, et ne sortait que pour fumer ses cigarettes. Il pouvait rester des heures entières à s'amuser des jeux de flirt auxquels se livraient les clients en terrasse, avec leurs lunettes de soleil disproportionnées, leurs décolletés plongeants, leurs t-shirts moulants, leurs téléphones portables dernier cri, leurs rires un peu forcés, leurs échanges de regards, leur quête d'attention... C'était la comédie vivante de l'amour courtois transposée au XXI<sup>e</sup> siècle. Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, le regard qu'Ari posait sur ses contemporains n'avait rien de condescendant, loin de là. Il éprouvait pour cette faune étrange une tendresse toute fraternelle, et peut-être même un peu d'envie. En vérité, un seul être lui manquait qui l'empêchait de quitter l'intérieur du bar pour se plonger parmi les siens. La solitude d'Ari était pleine du souvenir d'une femme de dix ans sa cadette. Lola. Le seul, l'unique amour véritable qu'il s'était jamais accordé, et qu'il avait si lamentablement gâché, incapable de s'ouvrir totalement, incapable de se débarrasser de sa peau de vieil ours pour offrir à cette jeune

Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N° d'édition : L.01ELIN000167.N001  
Dépôt légal : octobre 2009

